

Montagnards du Cameroun : "Kirdi" et Bamiléké

Jacques CHAMPAUD**

Les massifs et plateaux du Cameroun abritent les densités de population parmi les plus élevées du pays. Dans les deux cas présentés ici, des populations ont trouvé dans les zones d'altitude un refuge facile à défendre, plus sain que les plaines voisines, et ont pu capitaliser des excédents démographiques. Mais les deux secteurs représentent des écosystèmes très différents : les plateaux basaltiques de l'ouest camerounais sont nettement plus fertiles que les monts du Mandara et la pluviométrie y est également plus favorable. Les hommes n'ont pas tiré le même parti de ces deux milieux : à l'ouest on constate une monétarisation importante de l'économie et la réussite de beaucoup dans les affaires, au nord le milieu lui-même est menacé par manque d'entretien du système des terrasses et l'émigration vers les zones de colonisation ou les villes paraît le recours pour la survie de populations qui demeurent très pauvres.

La carte des densités de population du Cameroun fait ressortir le net déséquilibre entre l'ouest et le reste du pays. La province de l'Ouest et celle, contiguë, du Nord Ouest viennent en tête avec respectivement 97 et 71 habitants au km². Sur des unités spatiales plus restreintes, les 100 hab. sont dépassés dans de nombreuses chefferies de ces plateaux peuplés de Bamiléké, Bamoun et "Grassfields" de la région anglophone de Bamenda. Au nord, la province de l'Extrême Nord dépasse les 54 hab. par km² mais localement, les monts Mandara (départements de Mayo Sava et Mayo Tsanaga) at-

* V Journées Scientifiques de la Société d'Ecologie Humaine. Aix-en-Provence, 4-5 juin 1993.

** Géographe ORSTOM.

teignent respectivement 78 et 89 hab./km² et certains massifs (Magoumaz, Ouldémé) autour de 200. Si l'on tient compte uniquement des densités rurales, ce sont incontestablement ces secteurs de plateaux ou de montagnes qui sont les plus peuplés. Comment s'est opérée une telle concentration de population ? Quelle est l'évolution récente des écosystèmes et du peuplement ?

Quels écosystèmes ?

Les plateaux de l'ouest sont liés à la grande fracture SW-NE du continent africain (la "ligne du Cameroun" du géographe allemand Passarge), qui a donné passage à des manifestations volcaniques importantes, dont la plus spectaculaire est le Mt. Cameroun (4095 m), à un grand nombre de petits cratères dans le Mungo ou le Bamoun, et à des épanchements de coulées basaltiques ou trachytiques. La tectonique cassante (antérieure au volcanisme) a engendré des compartiments soulevés ou abaissés et des plateaux dont les principaux, dans l'ouest, sont à 1000-1200 m et à 1400 et plus. Les pluies sont abondantes (plus de 1500 mm) avec une saison sèche relativement courte (novembre-mars).

Les Monts du Mandara constituent le prolongement, au nord, de cette même ligne de fractures évoquée plus haut. Les altitudes y sont un peu moins élevées (les massifs ont souvent 1000 à 1200 m, avec un point culminant à 1400 m et les plateaux sont compris entre 700 et 900 m). A la faveur du relief, le milieu soudanien s'étend vers le nord aux dépens du Sahel. La pluviométrie est encore correcte (plus de 1000 mm en moyenne), mais les périodes de sécheresse sont durement ressenties et, plus encore que le total pluviométrique, ce sont l'irrégularité et la brièveté de la saison des pluies qui pèsent lourdement sur les activités agricoles.

Les sols sont plutôt médiocres (les anciennes coulées basaltiques ne subsistent que par lambeaux), ils sont dans l'ensemble jeunes et peu profonds et les pentes sont aussi un facteur naturel contraignant. Ces sols de montagne, pour la plupart des pédologues, ne présentent aucun intérêt agronomique : « la mise en culture de ces terrains difficiles suscite plus d'admiration que d'intérêt [...] un abandon pur et simple de ces régions serait à conseiller si on savait où installer les habitants » (cité par Boutrais *et al.* 1984 : 74).

L'histoire du peuplement

Ces fortes densités s'expliquent par le rôle de refuge qu'ont joué ces

montagnes (comme en d'autres lieux de la zone soudano-sahélienne : pays Kabyé, au Togo, plateau de Jos au Nigeria, Kordofan au Soudan, "falaise" de Bandiagara au Mali). Dans les Mandara, le refuge a été cherché avant les invasions peul, dès le XII^e siècle selon les archéologues ; le mouvement s'est accentué au XVI^e siècle par suite de l'expansion des empires islamisés de Bornou et Baguirmi (fuite devant les razzias d'esclaves). La défense collective supposait des densités fortes.

Peuples réfugiés certes mais non coupés de ceux de la plaine : on ramassait dans les torrents les sables ferrugineux et des forgerons fabriquaient des outils et approvisionnaient les plaines voisines, « il est vraisemblable que l'équipement en outils des montagnards était supérieur à celui des paysans de la plaine » (Boutrais *et al.* 1984 : 496).

Un processus analogue s'est déroulé dans l'ouest : « les Bamiléké venaient de l'actuel pays Bamoun, où ils avaient séjourné longtemps, après avoir connu un habitat plus septentrional dans la haute vallée du Mbam. Beaucoup de villages Bamoun ont été en fait fondés par des Bamiléké. Ceux-ci ont été chassés par les Bamoun... eux-mêmes poussés par les Tikar venus du Nord, à une époque qu'il est difficile de préciser mais qui paraît se situer au cours ou vers la fin du XVII^e siècle » (Champaud 1973 : 36).

L'homme et le milieu : terrasses et bocages.

Terrasses et bocages sont liés aux fortes densités de population. On pense à la phrase d'Ester Boserup (1970) : « certains types de changements techniques ne se produisent que si une certaine densité démographique est atteinte » (Hallaire 1991 : 29). Dans le nord la terrasse est présente sur toutes les zones à très forte densité, mais également en dehors d'elles, et c'est à elle que tient pour une bonne part la possibilité de pratiquer une agriculture à peu près permanente.

Les sols pauvres aux yeux des pédologues sont cependant bien pourvus en matières organiques notamment à cause des apports en fumure et ils peuvent mobiliser des réserves en éléments minéraux si les argiles sont présentes en quantité suffisante ; d'où l'intérêt de multiplier les terrains plats par des terrasses qui empêchent, ou du moins ralentissent, l'érosion ou bien de créer de petites cuvettes au milieu des rochers. C'est donc l'action humaine qui a modifié le milieu naturel initial et lui a permis de supporter, au prix d'un travail considérable de maîtrise des pentes et de l'érosion, un peuplement intense. Ces aménagements effectués par l'homme permettent « de prolonger les effets bénéfiques liés au relief pendant au moins une partie de la saison sèche » (Boutrais *et al.* 1984 : 496)

Dans le Nord, A. Hallaire examine trois aspects caractéristiques de

l'adaptation de l'homme au milieu accidenté : terrasses, système foncier, perception de l'espace.

Les terrasses sont le fruit d'un travail minutieux, familial (les hommes construisent, les femmes entretiennent), d'une hauteur de 0,30 à 2 ou 3 mètres selon la pente, s'appuyant sur les blocs rocheux en place et permettant une occupation intégrale du versant. « La terrasse permet d'épierrer le sol, d'atténuer le ruissellement, qui entraîne les particules fines et dégrade le sol, et de favoriser l'infiltration de l'eau et la décomposition de la roche sous-jacente. Elles transforment des pentes caillouteuses en terrains parfaitement cultivables, supérieurs à certains sols de plaine » (Hallaire 1991 : 35). Elles atténuent aussi les crues des mayos.

Ce système de cultures en terrasses suppose une main d'œuvre abondante travaillant de concert. Les paysans tirent parti d'espaces de petite taille que l'on fume (boeuf de cases du *maray*, ovins, caprins, débris végétaux, cendres) et dans lequel on remonte de la terre prise dans les dépôts colluviaux des bas de pentes. Les cultures de base sont le sorgho et l'arachide, puis le haricot niébé, le pois voandzou...

Les systèmes fonciers sont basés sur l'appropriation privée de la terre ; chaque chef de famille dispose librement de ses parcelles, les transmet à ses fils (soit par partage égalitaire soit en privilégiant l'un des fils, selon les ethnies) et peut les prêter à un autre exploitant et même les vendre à quelqu'un de la même communauté villageoise. Pas de chef de terre chez les montagnards, l'appropriation privée est le résultat du travail que représente la "construction" des champs.

La perception de l'espace tend à valoriser les massifs par rapport au reste de l'espace. Dans les langues locales, en effet, la montagne désigne "l'espace humanisé, socialisé, habité", la plaine, une brousse vide d'hommes, étrangère. Les Ouldémé utilisent une vingtaine de termes différents pour distinguer les sols suivant leur texture, leur couleur et leurs aptitudes (Hallaire 1991 : 93).

Les hauts lieux sont des lieux sacrés, lieux de communication privilégiés entre les hommes et les puissances de l'au-delà. Ceci explique la grande répugnance des montagnards à s'installer en plaine comme le leur prescrit depuis plusieurs décennies l'administration camerounaise ; au pis, ils adoptent une double résidence pour retourner de temps à autre sur le massif.

Dans l'ouest, le bocage bamiléké est souvent installé sur des planèzes modelées par l'érosion. Le paysage fréquent est celui de collines à pentes douces. Traditionnellement, les habitations étaient situées dans la pente, plus près du talweg que du sommet, et les cultures dans les zones concaves recouvertes de dépôts colluviaux. De vastes étendues demeuraient non cultivées : soit dans les bas-fonds (les raphialeraies, qui sont une créa-

tion humaine ayant succédé à des forêts galeries), soit sur les sommets des collines, aux pentes convexes, (pâturages collectifs), soit sous forme de bois sacrés près des chefferies.

« Les Bamiléké distinguent fortement le terroir proprement dit, soumis à un principe d'appropriation rigoureux, et ce qu'ils appellent la "campagne" entendant par là des terres qui ne se prêtent pas à l'exploitation permanente en raison notamment de leur insalubrité... L'organisation coutumière du terroir ... a été entièrement dominée par un mode d'association de l'agriculture et de l'élevage du petit bétail, chèvres et moutons » (Hurault 1970 : 233).

Dans ce système agroforestier, les haies délimitent les propriétés, ce sont des haies vives où arbres et arbustes sont reliés, horizontalement, par des nervures de palmiers raphia. Des échelas sont construits pour les franchir. Elles enserrent un réseau de chemins discrets qui canalisent le petit bétail vers les pâturages des sommets. Le bocage suppose de fortes densités pour être entretenu de manière correcte. Les cultures pratiquées, café et cultures vivrières, sont souvent mélangées, et les jachères courtes sont compensées par des engrais (animal, fourrage ou chimique).

Le système foncier est marqué par le droit éminent du chef, mais les chefs de famille disposent d'un droit d'usage permanent (sauf bannissement) et transmissible. L'héritage va à un seul fils (rarement l'aîné, mais celui qui s'est montré le plus capable de gérer) pour ne pas morceler le patrimoine, ce qui est une incitation considérable à la migration soit pour faire ses preuves (avant la mort du père), soit pour s'installer ailleurs si l'on n'est pas héritier.

Les évolutions récentes

Dans le Nord, les administrations successives, allemande (1902-1916), française (1916-1960), camerounaise depuis, ont poursuivi de fait la même politique : soumission des montagnards aux chefs musulmans de la plaine et descente des massifs ; celle-ci fut même déclarée obligatoire (en théorie) à partir de 1963 pour des motifs de contrôle politique, et par crainte de la surpopulation. Des casiers de colonisation ont été installés par l'administration non loin des massifs, puis une émigration assez large s'est dirigée vers des zones de plus en plus éloignées de l'habitat initial. En outre l'islamisation a été longtemps "encouragée" surtout à l'époque d'Ahidjo.

Le développement de la culture du coton, très encadrée, qui se substitue à l'arachide comme culture de rente et est tributaire de champs de plaine ou de piémonts, a contribué aussi aux déplacements, non sans inconvénients pour les individus : « Si tu vis en montagne, tu es libre, mais si tu vis en plaine et qu'on te dit de cultiver telle ou telle plante (coton), tu dois

obéir » (un vieux Mafa, cité par Hallaire 1991 : 99). Il est significatif que les montagnards des Mandara n'aient bénéficié d'aucun programme de développement rural (les services officiels s'intéressaient plus au coton) ; les innovations sont largement spontanées ; « pour les développeurs, les montagnes ne représentent que des réservoirs de migrants potentiels » (Boutrais *et al.* 1984 : 515).

Parmi les difficultés écologiques les plus fréquentes, on note le retard dans l'apparition des premières pluies, suivies parfois d'une période de sécheresse plus ou moins longue, qui oblige à recommencer les semis. L'équilibre est fragile : s'il n'y a pas de problème de nourriture en année normale, une sécheresse prolongée, une invasion de criquets, des pluies trop irrégulières peuvent compromettre la situation. Les revenus monétaires sont modestes et sont complétés par le travail en plaine dans les champs de coton ou l'émigration temporaire à Maroua ou au Nigeria. Les migrants saisonniers sont employés comme travailleurs agricoles dans les zones rurales. En ville ils occupent des emplois modestes, construisent ou réparent les maisons, sont gardiens, puisatiers, porteurs d'eau, vendeurs de fourrage. La migration saisonnière « est un moyen que les populations des montagnes densément peuplées utilisent pour obtenir de l'argent et rester dans leur environnement où elles se sentent plus en sécurité. Les jeunes, en attendant que les parents leur cèdent une parcelle pour travailler, utilisent les possibilités offertes par ces migrations pour survivre dans la montagne. Les migrations ont donc fait reculer considérablement le seuil critique de surpopulation et elles ont fait la démonstration d'une volonté de vivre en montagne, que les administrateurs et les différents programmes dits "de développement" devraient prendre en compte » (Iyebi-Mandjek 1993).

Chaque massif donne une réponse différente à la descente en plaine : tantôt une petite minorité descend, tantôt la totalité du massif se vide ; si les paysans s'installent en plaine ils ne fument plus leurs champs de montagne et les friches s'étendent. Lorsque les terrasses ne sont plus entretenues apparaît un danger d'érosion pour le massif.

Cependant les plaines proches des massifs sont maintenant saturées et on incite les paysans à s'installer dans les nouvelles zones de colonisation de la Bénoué, depuis 1975, mais à plusieurs centaines de kilomètres de chez eux et beaucoup ne supportent pas cet éloignement de leurs massifs.

Dans l'Ouest, avec la modernisation et l'accroissement des densités, on assiste à la mise en culture de tout l'espace disponible, y compris les sommets de collines et les bas fonds, à la diminution sensible du petit élevage (sauf celui des porcs dans les enclos proches des maisons), qui avait été très sévèrement malmené durant les troubles des années 60, et à la diminution des cultures de café au profit des vivres destinées aux villes (et à l'exportation vers le Gabon). Dans la région de Bamenda, la concurrence s'est

accrue entre cultivateurs et éleveurs ; ces derniers, minoritaires, voient leurs prairies de parcours réduites par suite de la montée des cultures en altitude. En outre, de nombreux espaces forestiers d'altitude (Mts. Bamboutos, Mt. Oku) ont été largement défrichés et ont cédé la place à des champs vivriers.

Dans toute la région l'une des réponses à la croissance démographique est recherchée dans la mise en culture de vastes champs (de maïs notamment) à la périphérie du plateau, mais aussi dans des opérations de colonisation pour cultiver le riz dans la plaine du Noun, ou dans celle des Mbo) ou pratiquer des cultures forestières (café, cacao, tubercules, plantains) le long de la route Bafang-Yabassi.

L'un des éléments marquants de l'évolution du paysage est l'abandon du bocage dans les secteurs de colonisation mais aussi sur le plateau : il a commencé il y a déjà quelques décennies sur la partie méridionale (granitique) du plateau bamiléké mais il s'est accentué durant les troubles à la faveur des regroupements forcés de la population. La technique du billonnage dans le sens de la pente accentue l'érosion si elle n'est plus freinée par les haies bocagères. Par ailleurs un peu à l'imitation des "*fuel plantations*" des provinces anglophones on voit se généraliser les plantations d'arbres pour le bois de feu (résineux et, surtout, eucalyptus).

Beaucoup plus encore que dans le nord, l'évolution actuelle est marquée par une imbrication étroite entre les villes et les campagnes. L'économie agricole est de plus en plus orientée vers le marché urbain. Des citadins, à la suite de la crise économique qui sévit en ville, reviennent vivre à la campagne ou dans la petite ville proche de leur chefferie d'origine. D'autres, nombreux, pratiquent une double activité et ont parfois une double résidence. Ainsi, à Bafou, proche de Dschang, plus de la moitié des chefs d'exploitations agricoles résident en ville et quelques uns à Douala. En partie à cause du café (et de l'encadrement serré que cette production a connu de la part de coopératives dynamiques), en partie à cause du développement des cultures maraîchères plus rentables, on voit se développer une agriculture plus moderne et on assiste à l'« émergence d'une classe de véritables entrepreneurs agricoles dynamiques, performants, dont le niveau de vie ne cède en rien à celui d'un employé urbain » (Ducret et Fotsing 1987). Dans le même temps on voit aussi s'accroître l'emprise foncière de citadins les plus riches, capables d'acheter des terres et d'y faire travailler des salariés, au détriment des petits paysans traditionnels.

Conclusion en forme de bilan

Ces exemples pris au Cameroun montrent deux réponses différentes à la présence de fortes densités. Mais dans les deux cas apparaît un risque de

dégradation du milieu naturel avec l'abandon progressif des techniques anciennes de protection contre l'érosion. Celui-ci peut aboutir dans le Nord à un abandon des massifs eux-mêmes qui, à terme, pourraient ne plus être que des lieux de souvenir et de culte, mais plus des lieux de vie et de subsistance. Dans l'ouest, même si le bocage tend à disparaître, il s'agit au contraire d'une occupation plus complète de l'espace et l'on peut encore espérer que le passage à une agriculture plus moderne permette de préserver les caractères essentiels du milieu naturel.

Dans les deux cas il s'agit de régions très peuplées dont certains affirment périodiquement qu'elles sont à saturation de population. Pourtant on note entre les deux derniers recensements (1976 et 1987) une augmentation des densités rurales globales par département (une seule exception : le département du Ndé, dans l'ouest qui voit sa population stagner). Assez curieusement, à l'échelon de la province la densité rurale augmente à chaque fois de 10 hab. par km² entre les deux recensements, passant de 54 à 65 pour l'Ouest, de 45 à 56 pour le Nord Ouest et de 36 à 46 pour l'Extrême Nord. A l'échelle du département ce sont les plus denses en 1976 qui voient s'accroître le plus leurs densités rurales. Dans l'Ouest, les Bamboutos passent de 119 à 145 h/km² entre 1976 et 1987, la Mifi de 150 à 197, la Ménoua de 129 à 147. Dans le Nord Ouest, la Bui passe de 56 à 78, et la Mezam de 81 à 97. Dans l'Extrême Nord, le Mayo Sava qui avait 57 h/km² en zone rurale en 1976, en a 70 en 1987 et le Mayo Tsanaga passe de 68 à 82.

Il y a donc dans ces diverses zones alourdissement des densités rurales en dépit d'une migration vers les villes qui est importante. Dans la province de l'Ouest, 42 % de l'excédent de population entre 1976 et 1987 profite au secteur rural (sans compter une émigration extérieure qui demeure sans doute assez forte). Dans celle du Nord Ouest (moins urbanisé) : 58 % ; dans la province de l'Extrême Nord : 57 % (mais 65 et 71 % pour les deux départements de montagne mentionnés dans ce texte, Mayo Sava et Mayo Tsanaga). Dans ce dernier cas seule une observation plus détaillée permettrait de vérifier si la désertion progressive des massifs se fait au profit du pourtour ou si l'émigration a une destination plus lointaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Boserup, E.
1970 *Évolution agraire et pression démographique*, Flammarion, 322 p.
- Boutrais, J. et al.
1984 *Le Nord du Cameroun. Des hommes, une région*. ORSTOM.

Champaud, J.

1973 *Atlas Régional Ouest 2*. ORSTOM

1983 *Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest*. ORSTOM. coll. Mémoires 98, 508 p.

Ducret, G. ; Fotsing J.-M.

1987 Évolution des systèmes agraires à Bafou (Ouest-Cameroun). *Rev. de Géo. du Cameroun VII (1)* : 1-18.

Eloudou-Enyegue, P.

1992 Solidarité dans la crise ou crise des solidarités familiales au Cameroun. *Les dossiers du CEPED n° 22*.

Frapa, P.

1989 *Les terrasses de culture. Une forme paysagère universelle et multiple*. Mém. IAR Aix en Provence, multigr., 131 p.

Hallaire, A.

1991 *Paysans montagnards du Nord-Cameroun*. ORSTOM coll. "A travers champs", 217 p.

Hurault, J.

1962 *La structure sociale des Bamiléké*. Mouton, 133 p.

1970 L'organisation du terroir dans les groupements bamiléké. *Études Rurales 37-38-39* : 232-256.

1970 Essai de synthèse du système social des Bamiléké. *Africa XL (1)* : 1-24.

Iyebi-Mandjek, O.

1993 Les migrations saisonnières chez les Mafas, montagnards du Nord-Cameroun : une solution au surpeuplement et un frein à l'émigration définitive. *Cahiers de Sciences Humaines 29 (2-3)*. ORSTOM.

Morin, S.

1993 Colonisation agraire, espaces pastoraux et dégradation des milieux dans les hautes terres de l'Ouest Cameroun. Réseau Erosion, bull. n° 13.

Roupsard, M.

1987 *Nord-Cameroun. Ouverture et développement*, 516 p.

Tchawa, P.

1993 La dégradation des sols dans le Bamiléké méridional, conditions naturelles et facteurs anthropiques. *Les Cahiers d'Outre-mer 46 (181)* : 75-104.

SUMMARY

The highlands and plateaux of Cameroon shelter densities of the population among the highest in the country. In the two cases presented here, the populations have found shelter in zones of high altitude that are easy to defend, healthier than the neighbouring plains and have allowed the populations to capitalize on the demographic surplus. But the two sectors represent very different ecosystems: the basaltic plateaux in the West of Cameroon are clearly more fertile than the Mandara Mounts, and benefit from a more favourable rainfall. The settlers have evolved differently in these environments: in the West, we see an important monetary system in the economy and many are successful in business. In the North the environment itself is threatened by a lack of maintenance concerning the terrace system and emigration towards colonized zones or towns seems to be the only chance of survival for this population that remains very poor.

RESUMEN

Los macizos montañosos y mesetas del Camerún abrigan densidades de población que se hallan entre las más elevadas del país. En los dos casos que aquí se presentan, las poblaciones han encontrado en las zonas de altura un refugio fácil de defender, más sano que las llanuras vecinas, y han podido capitalizar los excedentes demográficos. Pero los dos sectores representan ecosistemas muy diferentes: las mesetas basálticas del oeste del Camerún son claramente más fértiles que los montes del Mandara y la pluviometría es en ellas más favorable. Los hombres no han sacado el mismo partido de estos dos medios: al oeste se constatan una monetarización importante de la economía y el éxito de muchos en los negocios; al norte, el medio mismo está amenazado por falta de mantenimiento del sistema de terrazas, y la emigración hacia las zonas de colonización o las ciudades aparece como el único recurso para la supervivencia de poblaciones muy pobres.